

Propriétaire-Gérant: ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois: 12.00 Six mois: 22.00 Un an: 40.00

Le prix des Abonnements est payable d'avance. Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES & JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant: ALFRED REBOUX

INSERTEMENTS: Annonces: la ligne... Réclames: la ligne... Faits divers: la ligne...

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, Libraire, Grand-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE & Co, 31, rue Notre-Dame-des-Victoires (place de la Bourse); à Bruxelles, l'Office de Publicité.

HÉRISON-MÉLINE

Le Pays dit lehir de source certaine que M. Hérisson quittera prochainement le ministère du Commerce.

Il n'aura pas de remplaçant. Une fois de plus on réunira les deux départements sur la tête d'un même titulaire.

On a dit sous une forme prudhommesque, mais d'une saisissante vérité, que l'agriculture et l'industrie sont les deux mamelles de la France.

Or, nous avions un ministre de l'agriculture notoirement connu pour ses attaches protectionnistes et son ardeur à défendre la production nationale.

En face de lui se dressait un ministre du Commerce, ancien avocat à la cour de cassation où il brilla longtemps au dernier rang, théoricien abstrait, artisan de métaphysique économique, pour qui la théorie du célèbre « Laissez faire, laissez passer » est la seule bonne; prêt à ouvrir nos frontières toutes grandes à la concurrence étrangère qui nous ferme les siennes à triple serrure.

Ces deux ministères, dont on avait fait deux frères ennemis, vont se réunir sous la même direction, celle de M. Méline.

Il ne faut pas se faire illusion et croire que la seule présence de M. Méline à la direction du Commerce, va être le signal d'une politique économique nouvelle.

Pour argumenter ainsi, il faudrait n'avoir aucune notion de notre mécanisme constitutionnel. Nos ministres n'ont même pas le droit d'initiative parlementaire qui appartient à tout député et à tout sénateur.

Leur responsabilité solidaire devant les Chambres fait du cabinet une sorte de personnalité morale d'identité politique, dans laquelle la volonté de tous forme une volonté propre, indépendante de l'opinion de chacun.

Si donc, le ministre du Commerce veut s'opposer à un projet de traité ou à une mesure qu'il regarde comme contraire aux intérêts de l'industrie nationale, il doit d'abord convaincre ses collègues en

conseil avant d'essayer de convaincre le Parlement. Lorsque ses collègues s'appellent Waldeck, Ferry ou Fallières, que ce sont gens entêtés, ayant des idées préconçues, ne tenant aucun compte des faits, il n'est pas facile de faire pénétrer dans leur cervelle des opinions opposées à celles qu'ils professent.

Le seul avantage que nous voyons à ce que M. Méline réunisse les deux cabinets de l'agriculture et du Commerce, c'est que nous savons qu'il sera le gardien vigilant des intérêts de nos producteurs; et que s'il lui sera souvent impossible de faire le bien; il sera néanmoins dans un grand nombre de cas assez puissant pour empêcher le mal — ce qui est énorme sous un régime d'incertitude, de contradiction et d'énervement, comme celui sous lequel nous vivons.

M. Hérisson n'est dans le cabinet que le représentant d'un groupe. Avec le régime parlementaire tel qu'il est constitué, on donne les portefeuilles un peu au hasard de la fourchette aux représentants des principaux groupes politiques dont le concours forme ou affermit la majorité.

Parfois ce représentant est un homme compétent, comme M. Méline; le plus souvent c'est un incapable, comme M. Hérisson.

Et puis, on considère les départements du Commerce et de l'agriculture comme des ministères de second ordre, alors qu'en réalité, surtout dans les temps de crise que nous traversons, ils ont, avec le ministère des finances une importance autrement grande que l'intérieur ou la Justice.

Juste nous devons nous féliciter que le hasard des combinaisons politiques ait placé M. Méline à la tête de ces deux départements.

Combien de temps durera son règne? Chi lo sa! — Dans tous les cas, il faut espérer qu'il suffira à faire avorter les projets de traités de Commerce actuellement engagés, et à faire comprendre à la majorité que la France ne peut être sauvée que par un changement complet de régime économique.

Inutile de répéter que si nous nous félicitons économiquement de la nouvelle donnée comme certaine par le Pays de l'arrivée de M. Méline au Commerce, nous formulons au point de vue politique les plus expresses réserves.

PIERRE SALVAT.

TRICHEURS POLITIQUES

M. Paul Leroy-Beaulieu est un économiste très-distingué, un de nos meilleurs confères, un politique modéré et sage. Au mois de décembre dernier, il s'en fallut de quelques voix que l'arrondissement de Lodève, en le nommant député, ne fit acte de raison. Le candidat officiel du ministère, M. Galtier, l'emporta d'une soixantaine de voix sur lui, et à quel prix cette majorité fut-elle achetée? Un procès que vient de juger le tribunal de Lodève, le montre à ceux-là même qui voudraient ne pas voir.

Parmi les prestigiateurs variés qui travaillèrent pour le candidat agréable, M. Leroy-Beaulieu admira particulièrement l'adjoint faisant fonctions de maire, M. Railhac et président, en cette qualité,

au scrutin. Il a poursuivi cet artiste trop distingué. Après une série de considérants dont la réunion forme le plus accablant des actes d'accusation, les juges de Lodève ont eu peur de leur prémisses et ils ont conclu à l'acquiescement du prévenu; mais en même temps, afin que celui-ci ne fut pas tenté de prendre au sérieux son innocence, ils ont repoussé du pied la demande en 100,000 francs de dommages-intérêts formée par M. Railhac contre M. Leroy-Beaulieu, qu'il accusait à son tour, d'avoir porté atteinte à sa réputation.

A Lodève, notre honorable confrère a donc perdu la première manche et gagné la seconde. La belle se jouera devant la Chambre. Si, à la Chambre, les tricheurs ne sont pas en majorité, M. Galtier est bien sûr de son invalidation. Les magistrats qui ont déclaré son homme d'affaires innocent ont, en effet, rendu contre lui des témoignages qui le perdent: il a biseauté le scrutin.

On l'a pris la main dans le sac: dix témoins honorables l'ont vu; un autre a déclaré qu'un paquet de bulletins échappé de sa manche avait glissé dans l'urne; on a chassé, menacé, injurié ceux qui ne voulaient pas servir de compères dans cette scène d'escamotage transcendante; on a fait voter des morts et des absents. Ceci s'éleva à la thaurmatologie.

Et bien! de deux choses l'une: ou le gouvernement républicain professe, en matière de suffrage universel, l'opinion paradoxale que Nestor Roqueplan émettait un jour sur les joueurs, à savoir que les gros seuls lui paraissent excusables de jouer, les autres étant trop bêtes, ou l'élection du protégé de M. Railhac, adjoint de Lodève, sera cassée, les considérants du tribunal correctionnel de Lodève à la main.

Si l'élection est invalidée, c'est le jugement du tribunal de Lodève qui se trouve infirmé du même coup, c'est l'acquiescement de Lodève qui se trouve déclaré coupable par une juridiction supérieure.

Si au contraire la Chambre — tout est possible avec cette Chambre — admet le concurrent de M. Paul Leroy-Beaulieu dans son sein, dont il est digne de faire l'ornement, on pourra mettre dans le même sac les juges, les députés, les maires républicains et écrire dessus: Péloponnèse.

II. DE PÈNE.

LE PAPE ET LE LIVRE DE CURCI

L'Union, de Bologne, publie un document dont l'Observateur catholico de Milan signale avec raison l'importance. On sait que dans son dernier et abominable livre: le Vatican, ver rougeur de l'Eglise, l'ex-père Curci, osait insinuer qu'il avait pour complice de ses idées presque tout le jeune clergé. Aussitôt, et comme réponse, tous les journaux catholiques de la péninsule ou virent leurs colonnes aux protestations du jeune clergé qui se multipliaient de toutes parts. Le mouvement fut admirable, et on peut dire que, sans le youloir, l'ex-père Curci a fourni de la sorte l'occasion de la plus éclatante protestation qui ait paru contre son livre.

S. Em. le cardinal Cattani, archevêque de Ravenne, ayant envoyé à Sa Sainteté une de ces adresses signées par les membres de son clergé, a reçu, au nom du Saint-Père, du cardinal Jacchini, la lettre suivante:

Eminentissime et révérendissime seigneur, La noble et énergique protestation de votre

jeune clergé contre les insinuations perfides et les fausses doctrines contenues dans le livre récent de Curci, a apporté une douce consolation à l'âme du Saint-Père et elle a soulagé ses tristesses, d'autant plus profondes que plus grande et plus odieuse est l'offense faite au Pontife romain, à l'Eglise et à la religion par un de ses ministres.

Aussi je suis spécialement chargé par Sa Sainteté de m'adresser à Votre Éminence, afin que, par votre intermédiaire, les signataires de l'adresse sachent avec quelle satisfaction particulière a été accueilli l'hommage, contenu dans cet acte, à la supériorité des pensées et à la personnalité du Souverain-Pontife; afin aussi qu'ils soient convaincus de la bénédiction apostolique à eux accordée de tout cœur et que Sa Sainteté envoie tout ensemble à l'illustre pasteur, au clergé et au peuple, du diocèse.

Pour moi, ayant exécuté cet ordre souverain, il ne me reste qu'à profiter de la circonstance pour me dire de nouveau, avec le plus profond respect, de Votre Éminence le très-humble et très-dévoté serviteur.

L. card. Jacchini.

DE PARIS AU TONKIN

(Du correspondant spécial du Temps.)

(Suite. — Voir le numéro du mardi.)

26 décembre. — Hier, jour de Noël, nous avons passé la nuit à Naples, après laquelle on dit adieu à l'Europe. Nous avons admiré, une fois de plus, cette incomparable baie dans la beauté architecturale de laquelle les parties se balancent harmonieusement comme dans le plan d'un édifice. La ville nous a déçu. Les musées étaient fermés; nous n'avions pas le temps d'aller au dehors et l'on sait qu'on ne trouve, à Naples, ni beaux palais ni églises bien remarquables.

Le prestige de bonne saison, sans les pampres qui verdissent sur les flancs du Vésuve, sans la promenade de Paoli-Lippe, pleine de souvenirs des grands Romains qui y avaient des villas, sans Pompei, ce coin de l'antiquité si miraculeusement sorti des ruines; sans les Carravages, les Ribeira, les Lucas Giordano et les bronzes divins de son musée, Naples, déceuvante de ses attraits, n'a plus à montrer que ses mendicants et sa saleté. Il serait impossible d'être plus sordide sous un plus beau ciel. La crasse monte en noirs arabesques le long des murs; le plâtras de l'habit du garçon dans le restaurant le plus réputé fuit comme un miroir, et le peuple, assis dans l'église, exhale une telle odeur, qu'on aurait pu croire que l'on n'a pas pris de bains en Italie depuis que les barbares ont renversé Rome et ses Thermes.

Les Italiens, si jaloux de leur jeune réputation, devraient bien prendre quelques mesures pour cacher ces misères affligeantes. Un jour de nettoyage obligatoire par semaine leur ferait certainement faire des progrès dans l'estime des nations.

29 décembre. — La Méditerranée est une mer cotéque, jamais longtemps paisible... Le mauvais temps nous a pris au sortir de Naples et, pendant quatre jours, jusqu'en vue de la côte d'Égypte, nous avons subi une série de grains violents. Il est curieux d'entendre les vagues donner l'assaut au navire.

Le passager étendu sur sa couchette n'est séparé de l'ennemi que par l'épaisseur de la coque, et il en suit tous les mouvements. Il sent la mer qui prépare son attaque avec un bruit sourd et profond, le flot qu'elle amasse arrive lancé

comme un décharge d'artillerie contre le navire, qui penche sous le poids en craquant dans ses membrures; la masse énorme s'éroule sur la paroi avec un bruit de décombres, la crête passe par-dessus le pont et des paquets d'eau tombent à l'intérieur par toutes les claires voies des roufles.

Encore une poussée et le navire se souleverait tout-à-fait. Mais la mer ne donne pas deux coups de suite; après chaque effort, elle reprend haleine à la façon d'un luteur fatigué: le tumulte de la tourmentestains coupé de courts et étranges silences qui émeuvent plus que ses hurlements furieux. Grande, gronde et menace, menace! Tu ne sais pas plus que nous, l'heure des événements, et pas plus que nous tu ne fais la volonté.

Dans ces moments, on découvre avec l'humiliation combien l'homme est une misérable et frêle machine. Mangerait-on? Ne mangera-t-on pas? Belle question qui obsède exclusivement la pensée. Parfois les officiers du bord se trouvent seuls à table. Ils avalent à la hâte et dorment à leur poste. La nuit, ils ne dorment guère. Repas incertains, repos troublés, aucune douceur d'existence. Vingt-cinq ans à la mer, loin de sa famille, pour gagner la retraite, trente chance pour que jusqu'au bout de la carrière, et voilà la vie du marin.

Si la sensibilité moderne qui irrite autour de misères humaines qu'elle en aurait se méloit à s'aplayer sur un sort aussi dur, on se demande s'il se trouverait encore longtemps des hommes pour l'afronter. Pour l'instant quand un terrifié à l'air de plaindre un marin, celui-ci le regarde avec surprise. Ils adourent leur pénible métier.

On a besoin pourtant dès maintenant du concours des races inférieures pour certains emplois où le blanc se détourne. On ferait un cours d'éthnographie assez varié sans sortir du Saharien, qui a complété son équipage par mille divers peuples dont il touche le territoire sur son parcours. Le personnel de ses machines, de ses domestiques et de ses chauffeurs est une image en petit de la tourde Babel. Les coolies chinois, jaunes, colosses silencieux, doux comme des femmes, qui roulent leur queue autour de la tête pour travailler s'y mêlent aux nègres Somaliens aux cheveux tressés en cordelettes, qu'on engage à Aden, et à d'affreux nègres africains, dont la tête est rasée comme une pastèque.

L'enfer n'aura plus de surprises pour ces pauvres diables, si jamais ils y descendent. Par les températures de quarante degrés à l'ombre de la mer Rouge, au milieu d'une mer surchauffée qui flamboie comme de l'acier en fusion, ils restent devant l'ardente fournaise de l'ambouie à jeter sans relâche du charbon au brasier qui le dévore. Ils se mettent complètement nus et, pour soutenir le feu qui rôtit leur corps roussissant, ils s'incandiescent intérieurement par d'incessantes lampées d'alcool.

(A suivre.)

BULLETIN ÉCONOMIQUE

SITUATION DE LA MÉTALLURGIE

Nous lisons dans la Métallurgie du Nord: « Les affaires ont repris une certaine activité depuis huit jours. Des négocia-

tions ont été entamées en assez grand nombre par les marchands, et beaucoup de ces négociations, d'après ce qui nous revient, auraient abouti.

Les maîtres de forges, en temporant leurs rigueurs et en acceptant certains prix et certains délais de livraison dont ils ne voulaient absolument pas précéder, ont-ils voulu, comme on le dit, faire la part du feu, et en garnissant leurs carnets de quelques marchés se mettre par là en situation, de s'opposer plus efficacement aux progrès ou au maintien de la baisse? Il est permis de le supposer.

Nous ne serions donc nullement étonnés de les voir relever très prochainement et prendre quelque résolution virile à la première occasion. C'est au moins ce qui nous paraît ressortir de leur attitude nouvelle. Il ne se sont pas résignés, selon nous, sans une arrière-pensée quelconque à accepter des affaires qui les constituent en perte notable. Nous nous attendons conséquemment à les voir renouveler à leur prochaine assemblée la tentative de hausse qu'ils ont essayée au mois d'octobre dernier, et qui leur a si peu réussi.

Qu'advient-il cette fois si les faits justifient nos prévisions, c'est-à-dire si les maîtres de forges essayent de relever leurs prix? Nul ne saurait le dire d'une manière certaine. Ce que l'on pourrait toutefois affirmer sans crainte d'être démenti, c'est que le moment actuel serait beaucoup plus opportun pour la réussite d'un tel projet que celui qu'on avait choisi précédemment.

On est généralement d'accord sur ce point, que l'hiver amène presque toujours un ralentissement dans la consommation du fer, et que c'est méconnaître tout-à-fait les leçons de l'expérience, que de tenter d'acclimater une hausse en cette saison. C'est au contraire une époque où les prix faiblissent, fomenté par cette raison bien simple qu'à cette diminution de la consommation dont nous venons de parler, correspond un accroissement de la production.

Il suffit d'être tant soit peu initié à la fabrication du fer, pour savoir que les chaleurs de l'été rendent le travail beaucoup plus pénible à l'ouvrier des laminoirs et occasionnent presque toujours une diminution dans la production. En hiver, c'est le contraire qui a lieu.

Pour le moment, un fait est acquis: c'est que les affaires nouvellement traitées ont donné de la besogne à nos usines depuis une huitaine. Si, comme il est permis de l'espérer en cette saison, cette amélioration va en s'accroissant encore quelque peu, il ne faudrait pas s'étonner de voir tout au moins les prix se raffermir dans un avenir assez rapproché.

SÉNAT

Service télégraphique particulier ET PAR FIL SPÉCIAL. Séance du jeudi 24 Janvier 1884. Présidence de M. Le Royer.

La séance est ouverte à deux heures. Le Budget extraordinaire. Après l'adoption du procès-verbal, le Sénat reprend la discussion du budget extraordinaire sur la limitation de l'émission des billets de banque.

M. DENORMANDE estime que la faculté d'émission indéfinie des billets vaut mieux que la limitation, parce qu'elle a, celle-ci, le droit et la supériorité au point de vue des affaires.

M. BUFFET critique la négociation conclue en 1883 avec la Banque de France. Il considère comme

mais avec plus de détails, ce que Richard avait déjà: la préférence exclusive d'Antoinette pour ses œuvres. Richard paraît douter de cette préférence.

Vous ne me croyez pas? fit Iriel en se levant. Venez avec moi, et vous allez vous convaincre vous-même. Il le conduisit dans une petite galerie aux murs de laquelle étaient accrochés quinze ou vingt tableaux, œuvres remarquables pour la plupart. En entrant, Richard remarqua du premier coup d'œil son paysage; il était un peu isolé des autres, le plus en évidence, dans le meilleur jour.

C'est vrai, fit-il en souriant, j'ai la place d'honneur, et j'en suis tout honteux, car je ne la méritais pas. — Maintenez, dit Iriel, voulez-vous une autre preuve, plus convaincante encore! Il le fit passer de là dans un boudoir transformé en atelier de peinture.

Richard étonné, en pénétrant dans cette pièce, un frisson de crainte et d'amour. Tout, ici, lui rappelait Antoinette. Il promena à droite et à gauche un regard timide et ardent. Un peignoir de travail était jeté négligemment sur un canapé; non loin de là, une mignonne paire de pantoufles bordées de cygne.

Vous voyez fit Iriel en montrant sur un chevalet une copie à peine ébauchée, mais déjà reconnaissable, du tableau de Richard.

— En effet, dit celui-ci.

— Et c'est peut-être la dixième. Tenez en voici d'autres; elle n'a pas de patience, elle se dépit et elle recommence.

FEUILLETON DU 26 JANVIER 1884 — 60 —

LE SECRET TERRIBLE

Mémoires d'un caissier

PAR ADOLPHE BELOT ET JULES DAUTIN

Deuxième Partie

LE CONTUMAX

VIX

On se figure la joie de Mme Syramin en la renvoyant. Longtemps elle le tint embrassé dans une délicieuse nuette de passionnée; puis elle s'empres- sa, autour de lui, vive et alerte comme une jeune fille, s'arrachant de temps à autre pour l'embrasser et lui sourire. Le soir, après dîner, elle se rapprocha de lui, carressante, et lui fit promettre, dût le mariquid de Blave se fâcher, de ne pas retourner qu'elle, dans plus la nuit.

Ensuite, il fallut qu'il lui racontât en détail tout ce qui lui était arrivé durant cette longue absence; il le fit complètement à cette douce exigence maternelle; mais il évita de parler de la rencontre de M. Heurlier à Gènes et de la scène qui avait précédé son retour.

Pendant il y avait un sujet auquel ils ne songeaient tous deux, et que ni l'un ni l'autre n'osaient aborder. Richard, le premier, y fit allusion.

— Le logement à côté est toujours occupé? demanda-t-il.

— Non, depuis la mort de Mme Duchamp.

— Ah! oui... c'est vrai. Mais elle l'avait promis.

— Tu y songes donc toujours? dit-elle en lui passant le bras autour du cou et en baissant la voix.

— Moi!... A qui donc? — A elle... Antoinette! — Oh! pas du tout. Je l'aimais autrefois, c'est vrai; mais maintenant...

— Vrai!... Eh bien, tant mieux! Ah! si je suis heureuse que tu me dises cela! Va, console-toi. Il y a d'autres Antoinettes... Tu en trouveras une plus belle, meilleure et que t'aimera comme tu le mérites!

— In ténacité de parler d'autre chose; mais insensiblement ils revinrent sur ce sujet. Ainsi, à propos de la mort de Mme Duchamp, il échappa à Mme Syramin de dire qu'elle avait revu Antoinette depuis son mariage.

— Tu l'es revue? demanda Richard en tressaillant. Où donc?

— Ici, une visite qu'elle m'a fait, il y a trois mois.

— Et tu y es allé? — Presque rien; que son mari était très-bon pour elle, qu'elle l'aimait beaucoup, qu'elle était heureuse. Je souhai- te qu'elle ait dit vrai. Mais elle était pâle, elle avait l'air triste, fatigué. Il a bien fallu parler de toi, et d'ailleurs il n'y avait pas d'inconvénient. Je lui ai raconté tes succès, que tu étais allé à Florence, et que tu ne reviens plus de six mois, car tu devais t'arrêter à Venise, à Gènes.

— Et que t'a-t-elle répondu? — Je ne me rappelle pas; peu de chose. — Et tu ne m'a pas écrit cela. — Je m'en suis bien gardé.

— Tu dis qu'il y a de cela trois mois? demanda-t-il tout-coup à sa mère.

— Oui, à la fin de mai ou dans les premiers jours de juin. Pourquoi reviens-tu à présent? — Pour rien.

— Oh! si! fit-elle tristement, tu ne l'as pas oubliée, je le vois, tu la regrettes!

— Mais non, encore une fois... fit-il d'un air impatient.

— Au fond, il était ravi. Il était sûr maintenant que cette rencontre à Gènes n'était pas due seulement au hasard.

— C'est à cause de moi, pensait-il, qu'elle est venue en Italie. Le lendemain, il dit à sa mère qu'il avait à sortir pour affaires.

En effet, il se rendit d'abord chez le marquis de Blave, auprès duquel il s'excusa de son retour précipité. Le marquis était très satisfait de son envoi pour lui garder la moindre rancune. Tout en causant, il lui raconta comment il avait cédé un de ses tableaux à M. Heurlier.

— Impossible de m'en défendre, dit-il. Il lui fallait à tout prix, et, si j'avais refusé, je crois bien qu'il eût été capable de l'enlever de force. C'était pour sa femme, une jeune et charmante femme, m'a-t-on dit, dont il est amoureux fou, et dont il souhaitait tous les caprices. Pauvre homme! ajouta le marquis en riant, j'ai même encore mieux ma passion que la sienne. J'ai fait bien des folles pour une collection; mais pour une jolie femme qu'on aime, ça n'a plus de limites.

— En quittant le marquis, Richard se rendit à l'hôtel de la rue Moutaigne.

Il s'était levé et se promenait dans la chambre, rêveur, ils gardèrent un moment le silence.

— Tu dis qu'il y a de cela trois mois? demanda-t-il tout-coup à sa mère.

— Oui, à la fin de mai ou dans les premiers jours de juin. Pourquoi reviens-tu à présent? — Pour rien.

— Oh! si! fit-elle tristement, tu ne l'as pas oubliée, je le vois, tu la regrettes!

— Mais non, encore une fois... fit-il d'un air impatient.

— Au fond, il était ravi. Il était sûr maintenant que cette rencontre à Gènes n'était pas due seulement au hasard.

— C'est à cause de moi, pensait-il, qu'elle est venue en Italie. Le lendemain, il dit à sa mère qu'il avait à sortir pour affaires.

En effet, il se rendit d'abord chez le marquis de Blave, auprès duquel il s'excusa de son retour précipité. Le marquis était très satisfait de son envoi pour lui garder la moindre rancune. Tout en causant, il lui raconta comment il avait cédé un de ses tableaux à M. Heurlier.

— Impossible de m'en défendre, dit-il. Il lui fallait à tout prix, et, si j'avais refusé, je crois bien qu'il eût été capable de l'enlever de force. C'était pour sa femme, une jeune et charmante femme, m'a-t-on dit, dont il est amoureux fou, et dont il souhaitait tous les caprices. Pauvre homme! ajouta le marquis en riant, j'ai même encore mieux ma passion que la sienne. J'ai fait bien des folles pour une collection; mais pour une jolie femme qu'on aime, ça n'a plus de limites.

— En quittant le marquis, Richard se rendit à l'hôtel de la rue Moutaigne.

Il s'était levé et se promenait dans la chambre, rêveur, ils gardèrent un moment le silence.

— Tu dis qu'il y a de cela trois mois? demanda-t-il tout-coup à sa mère.

— Oui, à la fin de mai ou dans les premiers jours de juin. Pourquoi reviens-tu à présent? — Pour rien.

— Oh! si! fit-elle tristement, tu ne l'as pas oubliée, je le vois, tu la regrettes!

— Mais non, encore une fois... fit-il d'un air impatient.

— Au fond, il était ravi. Il était sûr maintenant que cette rencontre à Gènes n'était pas due seulement au hasard.

— C'est à cause de moi, pensait-il, qu'elle est venue en Italie. Le lendemain, il dit à sa mère qu'il avait à sortir pour affaires.

En effet, il se rendit d'abord chez le marquis de Blave, auprès duquel il s'excusa de son retour précipité. Le marquis était très satisfait de son envoi pour lui garder la moindre rancune. Tout en causant, il lui raconta comment il avait cédé un de ses tableaux à M. Heurlier.

— Impossible de m'en défendre, dit-il. Il lui fallait à tout prix, et, si j'avais refusé, je crois bien qu'il eût été capable de l'enlever de force. C'était pour sa femme, une jeune et charmante femme, m'a-t-on dit, dont il est amoureux fou, et dont il souhaitait tous les caprices. Pauvre homme! ajouta le marquis en riant, j'ai même encore mieux ma passion que la sienne. J'ai fait bien des folles pour une collection; mais pour une jolie femme qu'on aime, ça n'a plus de limites.

— En quittant le marquis, Richard se rendit à l'hôtel de la rue Moutaigne.

Il s'était levé et se promenait dans la chambre, rêveur, ils gardèrent un moment le silence.